

## FANNY BRAWNE

Elle a existé pour de vrai, et son prénom était Frances. Fanny c'est Frances - dissemblables, les deux empreintes laissées par ces prénoms dans mon esprit, quand je les y imprime. A partir de maintenant ces deux empreintes vont converger jusqu'à se fondre.

Fanny Brawne a 18 ans, elle vit avec sa mère qui est veuve, son petit frère Sam, sa petite sœur Tootsie, et une bonne dont je ne connais pas le nom, dans une maison près de Londres, près des champs de bruyère. Le propriétaire est un poète qui vit dans l'autre moitié de la maison, il s'appelle Brown, mais avec un O. Fanny est élégante, aime coudre et broder des vêtements extravagants, et les porter pour danser, son carnet de bal est toujours plein, sa mère compte sur elle pour faire un beau mariage et mettre du beurre dans les épinards. Brown avec un O la trouve superficielle, elle flirte trop, fait preuve d'esprit, séduit, l'énerve. Abbie Cornish, actrice australienne qui prête ses traits à Fanny, a la peau lisse et précise, le front bombé, les yeux vifs. Sa bouche paraît petite au regard des ses robes qui s'évasent dès le dessous des seins, comme pour enchasser le haut net (visage, poitrine, cheveux) dans un bas du corps flou et inconnu, pas de taille, pas de cuisses, pas de jambes au soleil, un socle.

Fanny vit dans ce film de Jane Campion, *Bright Star*, que j'ai choisi parce que c'est un film pas trop ancien et que je ne l'avais pas vu. Et récemment, je voulais m'intéresser au cinéma « de femmes », à cause de cette série qui s'appelle I Love Dick. Episode 1 : une artiste est humiliée au restaurant par un macho (Dick, *sic*) qu'elle désire malgré elle : il lui dit que les femmes ne font pas de bons films ; elles écrivent depuis derrière leur oppression, c'est pénible. La femme lui répond comme une mitraillette Agnès Varda Chantal Akerman Jane Campion (et part aux toilettes). J'ai honte mais cette femme c'est moi, intello-bourgeoise New-Yorkaise paralysée par son autocensure qui se retrouve comme à 13 ans devant le mono de 18, petit mâle flatté, petite fille ridicule. J'ai ce féminisme de faible qui prend des notes pour avoir des arguments quand l'insulte est dite avec aplomb, indifférence, quand je ne suis pas assez forte pour en avoir rien à foutre de l'ignorance, de la violence des jugements qui sont imprimés eux aussi dans les bandes-annonces de ma tête.

*Bright Star*, je ne le savais pas mais c'est l'histoire d'amour de Fanny avec un poète, John Keats. Triple retournement de situation : me voilà sommée de m'attacher à un personnage d'un drame romantique anglais (pas facile, Jane, tu m'as déçue sur ce coup-là), en plus l'héroïne n'a pour intérêt que l'amour qu'elle porte au véritable héros, le poète phthisique (faut-il que je change mon fusil d'épaule, basculement de l'attachement vers le personnage du poète sexy, maigrelet mais charmeur, future star post-mortem de la poésie anglaise) et surtout, je me sens trahie, John Keats pour moi c'est les poèmes disséminés et sanctifiés dans l'Hypérion de Dan Simmons, cette saga de SF que j'ai lue adolescente, j'en pleure d'émotion, du souvenir de cet univers où une intelligence collective existe qui dépasse tout ce qu'on connaît, et accroît l'intensité et la beauté de l'expérience humaine. Trahison : le poète futuriste est un minet à rubans et me voilà sommée de faire vivre son amoureuse.

C'est un combat de faire vivre Fanny, pour Jane comme pour moi. Jane a choisi, je la suis car je la suivrais partout, je l'aime, elle a fait *Top Of The Lake*, grâce à elle je peux imaginer une vie dont je suis l'héroïne sans être obligée d'aller bien tout le temps. Fanny, définie par sa frivolité et par ce seul et unique fait d'armes : elle aime et se fait aimer du poète. Keats débarque chez son ami Brown (avec un O), fauché, en panne d'inspiration. Fanny flirte, évidemment, mais il y a entre elle et John Keats, au-delà de l'intelligence, cette émotion commune provoquée par la beauté, et leurs chemins parallèles pour la saisir, la matérialiser, sens de la vie. Fanny est la femme inoffensive : sa mère la sert comme un bébé, elle pleure quand Keats ne lui écrit pas deux jours de suite, croit que l'amour dure toujours et fait des caprices. Fanny est douce avec John, mais pétillante aussi, flattée par ses poèmes mais critique parfois, prend soin d'être toujours l'élève mais pose la tête de John sur sa poitrine quand il va mal. C'est son amour qui l'honore, l'amour de sa vie à 18 ans (Keats meurt

bientôt, c'est long la vie après), comme il est profond et risible à la fois, mais il déchire et transforme les adolescentes en femmes, en mères, en sœurs, en veuves blafardes et en ternes protestantes à chapeaux.

Fanny Brawne, avec toi on n'abandonne pas d'essayer d'aimer un homme, on voit ceux qui sont nuls et ceux qui valent le coup, mais même ceux-là, on les aime pour eux-mêmes, pas pour leurs chefs-d'œuvre,

*Bright star, would I were steadfast as thou art—  
Not in lone splendour hung aloft the night  
And watching, with eternal lids apart,  
Like Nature's patient, sleepless Eremite,  
The moving waters at their priestlike task  
Of pure ablution round earth's human shores,  
Or gazing on the new soft-fallen mask  
Of snow upon the mountains and the moors—  
No—yet still steadfast, still unchangeable,  
Pillow'd upon my fair love's ripening breast,  
To feel for ever its soft fall and swell,  
Awake for ever in a sweet unrest,  
Still, still to hear her tender-taken breath,  
And so live ever—or else swoon to death.*

*John Keats*

Sur le site internet CharacTour, on peut noter les personnages de fiction, zéro étoile à cinq étoiles. Fanny Brawne est dans les 3900 sur 5300. Personnage de fiction Top 1 : Hermione Granger. C'est même pas Batman ni Indiana Jones. Quoi, c'est que les femmes qui votent ? C'est nous, l'armée de l'ombre, qui picore les miettes de femmes cool et tip top qu'on se refile comme des bons plans, on les ramasse et on fait des puddings avec, et on vit en parallèle, dans un monde où les poètes parlent d'amour sans la mère et la putain, peuplé de femmes amoureuses qui ont des kilos en trop, de lesbiennes fantastiques qui rabattent des caquets et de cowgirls dépressives qui tirent à la carabine en montant des campements de nanas sur le toit des montagnes, là où on viendra pas les emmerder.